

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Ils ne demandaient qu'à brûler
Gérard Godin Prix Duvernay 1987

Ils ne demandaient qu'à brûler, Poèmes 1960-1986 de Gérard Godin, Montréal, l'Hexagone, 1987, 332 p., (coll. Rétrospectives) 19,95\$.

Richard Giguère

Numéro 48, hiver 1987–1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39183ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

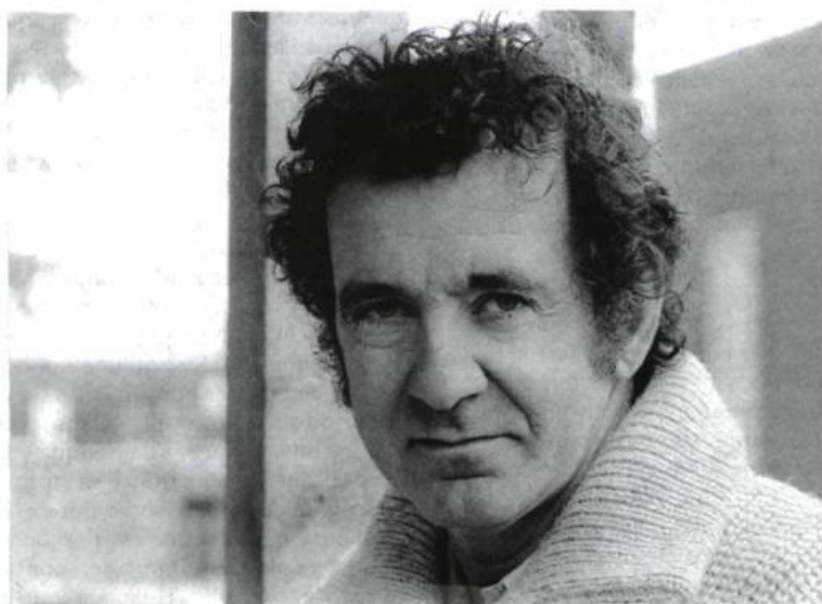
Citer ce compte rendu

Giguère, R. (1987). Compte rendu de [Ils ne demandaient qu'à brûler : Gérard Godin Prix Duvernay 1987 / *Ils ne demandaient qu'à brûler*, Poèmes 1960-1986 de Gérard Godin, Montréal, l'Hexagone, 1987, 332 p., (coll. Rétrospectives) 19,95\$.] *Lettres québécoises*, (48), 35–37.



ILS NE DEMANDAIENT QU'À BRÛLER

GÉRALD GODIN
PRIX DUVERNAY 1987



Ils ne demandaient qu'à brûler, Poèmes 1960-1986 de Gerald Godin, Montréal, l'Hexagone, 1987, 332 p., (coll. *Rétrospectives*) 19,95\$.

Quel beau titre! Les Éditions de l'Hexagone n'auraient pas pu trouver meilleure façon de marquer la publication du vingt-deuxième titre (bientôt le vingt-cinquième) de leur collection *Rétrospectives*, de choisir le poète qui a suivi un des itinéraires les plus exemplaires des auteurs de la génération de l'Hexagone, et de redorer leur blason par la même occasion. Je m'explique: le premier titre de la collection, *Poèmes* d'Alain Grandbois, date de 1963, et 1988 marquera donc les vingt-cinq ans (peut-être avec vingt-cinq titres...) des «rétrospectives» des Éditions de l'Hexagone. Godin est né une dizaine d'années après les Gaston Miron, Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette et Paul-Marie Lapointe, mais il fait quand même partie, poète et animateur de la revue et maison d'édition *Parti pris*, de la grande famille de l'Hexagone. Enfin il faut admettre — et j'ai été un des premiers à le dire — que quelques-uns des derniers titres de la collection n'étaient pas à la hauteur des premiers. Or voilà qu'avec *Ils ne demandaient qu'à brûler* les directeurs de la collection à mon avis se rachètent.

C'est l'avis aussi de Réjean Ducharme qui, dans sa courte mais originale préface au livre, admire le talent de son ami Gerald «à se prendre pour un poète»:

*Et (ça parle au diable, on ne voit pas la différence)
il chante! En tout cas,
il nous fait entendre des voix. Si justes
par-dessus le marché que, même si on n'a
pas d'oreille, comme moi, on est forcés de les
reconnaître.*

*En tout cas, ce n'est pas vrai qu'on ne donne
pas ce qu'on n'a pas. Quand on ne l'a pas,
on fait comme Gerald: on le crée. Ou on
fait semblant de le créer. Ou on parle
au diable. On dira ce qu'on voudra.*

Gerald a toujours eu des contacts de première classe. (p. 7-8)

On peut même ajouter que c'est très jeune que Godin a commencé à écrire des vers et à «se prendre pour un poète». Natif de Trois-Rivières (1938), ayant étudié au Séminaire Saint-Joseph de 1952 à 1959 et travaillant au quotidien de sa ville, *Le Nouvelliste*, de 1959 à 1962 (d'abord comme correcteur d'épreuves, puis comme journaliste), Godin s'est comme tout naturellement tourné vers un autre poète journaliste, Clément Marchand, pour publier ses premiers vers. En fait ses trois premiers recueils sont parus aux Éditions du Bien Public à l'époque où Suzanne Paradis et Yves Préfontaine y lançaient également leurs premiers titres, au tournant des années soixante.

Les recueils de jeunesse

Chansons très naïves (1960), *Poèmes et Cantos* (1962) et *Nouveaux Poèmes* (1963) sont ce qu'on pourrait appeler des recueils de jeunesse. Godin les a écrits entre 20 et 25 ans et ils réunissent une cinquantaine de poèmes qui, malgré les maladresses et les «puérilités», se lisent beaucoup mieux que je ne l'aurais cru. D'abord, comme il l'explique dans l'«Avant-dire» de son premier recueil, Godin commence à écrire au moment où il prend la décision de quitter les bancs de l'école pour «êtreindre la vraie vie». C'est donc en partie en autodidacte, comme Émile Nelligan, Alfred DesRochers ou Miron avant lui, et sans oublier le milieu d'où il vient, qu'il relèvera le défi de la poésie. Les textes de *Chansons très naïves* sont des poèmes d'amourette (aux images un peu vieillottes), de solitude, de mélancolie et de tristesse typiques de l'adolescence. Des poèmes comme «Châteaux», «Enfance», «Confession», «Seul!», «Deuil», «Chanson démente», écrits en vers comptés et rimés (comme DesRochers, Marchand, ou même Alphonse Piché et Miron à leurs débuts), reprennent des thèmes qui font penser à Nelligan, Saint-Denys Garneau ou Sylvain Garneau et adoptent un ton, une manière, un lyrisme qui rappellent Verlaine ou Apollinaire. Mais quand même, à travers tous ces textes, il y a quelques poèmes qui portent déjà la griffe de Godin, comme «Été», «L'Entre-saison» ou le long «Oh! que noirâtre fut-elle ma jeunesse prime...», un authentique cri de colère et de révolte de la part d'un jeune homme piaffant d'impatience.

Il faut «faire péter la cerise des mots / au boutoir d'un cri», s'exclame le poète dans l'«Avant-dire» de *Poèmes et Cantos*, «inlassablement [faire] péter la cerise des mots / au boutoir d'une dent contre la poésie». Quel beau programme pour un poète de 24 ans! Dommage que sa réalisation soit beaucoup moins convaincante. Les dix textes de la première partie du recueil, «Cantos» (où Godin a-t-il déniché ce mot? A-t-il lu à cette époque les célèbres *Cantos* d'Ezra Pound?), sont en effet des poèmes-récits très inégaux qui racontent amours et amitiés, rêves et espoirs de jeunesse, aventures réelles et imaginaires. Mais encore ici Godin a déjà une façon typique de structurer le poème à partir de bribes d'histoires, de fragments de récits, et de l'écrire en se servant de jeux de mots et d'assonances, d'images filées et de vocables rares, de sonorités particulières, d'expressions populaires ou au contraire érudites. Déjà il exploite des sons et des mots de différentes langues: anglais, allemand, danois, ancien français, et toujours de la langue parlée bien sûr. La plus belle surprise de ce deuxième recueil, ce sont les quatre parties de la suite amoureuse intitulée «Pour Maria», à la fois poème, récit, lettre et confession d'un lyrisme tout à fait réussi. Les anaphores, reprises et répétitions sont moins nombreuses ici et mieux contrôlées. Il n'y a plus d'assonances et de jeux de mots gratuits. Pour la première fois dans la rétrospective, le lecteur est sûr qu'il a affaire à un poète, non à un rimeur ou à un cabotin.

Nouveaux Poèmes marque la fin de l'époque des poèmes de jeunesse, car c'est en 1963 que Godin, suite à la faillite de l'aventure du *Nouveau Journal*, retourne au *Nouvelliste* quelque temps, puis se joint à l'équipe de l'émission *Aujourd'hui* de Radio-Canada, le jour de l'assassinat de John F. Kennedy. C'est en 1963 également que commence à paraître *Parti pris*, et Godin sera un des membres fondateurs de la revue culturelle et politique qui prône la laïcisation, l'indépendance du Québec et le socialisme. Mais ce virage important dans la vie et la car-

rière journalistique ne se reflète pas encore dans les «nouveaux poèmes» de 1963, qui n'ont pas grand chose de nouveau à vrai dire. Les deux premiers «cantouques» publiés par Godin (et qu'il définit ainsi: «dans les chantiers, outil qui sert à trimballer des billots. Ici: poème qui trimballer des sentiments») sont tout à fait quelconques. Les six «Couplets» de la deuxième partie sont prosaïques, tout comme la suite «Le Temps». Seul le dernier long poème de ce recueil, «Retable» (6 pages, 179 vers), est ambitieux et porte les marques d'un réel travail sur le langage, mais il est par ailleurs si visiblement inspiré du célèbre «Arbres» de Paul-Marie Lapointe que sa lecture n'a pas du tout l'impact qu'elle devrait avoir.

Les Cantouques

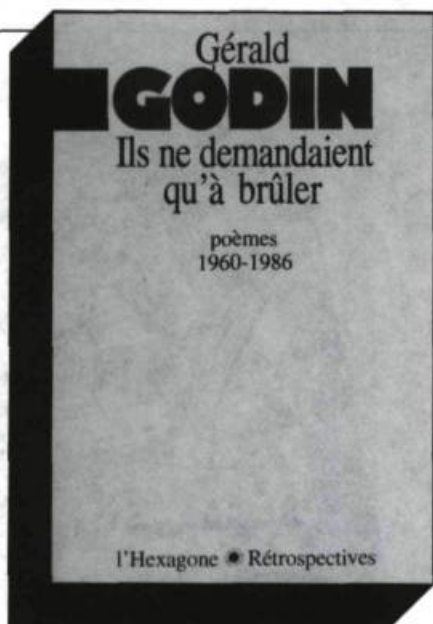
Ce sont les seize «poèmes en langue verte, populaire et quelquefois française» des *Cantouques* qui nous font vraiment entrer dans l'âge de prise de conscience politique de Godin via la revue *Parti pris* et l'expérience journalistique de la radio d'État. Le recueil paraît aux Éditions *Parti pris* en 1967, le dixième titre de la célèbre petite collection «Paroles», dans la lignée des romans, poèmes, recueils de contes et de nouvelles de Jacques Renaud, Paul Chamberland, André Major, Jacques Ferron, Claude Jasmin, Jean-Jules Richard et Clémence DesRochers. Et ce dixième titre ne dépare pas la collection, bien au contraire! Sur la douzaine de cantouques, deux ou trois sont devenus des classiques de la poésie québécoise («Cantouque d'amour» et «Cantouque des racines», souvent reproduits dans les anthologies) alors qu'une bonne demi-douzaine d'autres constituent de très bons poèmes («Cantouque testamentaire», «Cantouque menteur», «Cantouque de l'écoeuré», «Cantouque de la peine», «Cantouque du soir»). C'est que Godin, avec le cantouque, a trouvé sa structure idéale de poème (à la fois rigide et souple), son rythme et sa longueur. «Cantouque d'amour» par exemple est rigoureusement construit, mais a quand même des allures de spontanéité, déborde d'images justes, de trouvailles et de bonheurs d'expression:

*c'est sans bagages sans armes qu'on partira
mon steamer à seins
ô migrations ô voyages
ne resteront à mes épouses
que les rides de mon cœur
par mes amours gossé*

*je viendrai chez vous un soir tu ne m'attendras pas
je serai dressé dans la porte comme une armure
haletant je soulèverai tes jupes pour te voir
avec mes mains
tu pleureras comme jamais
ton cœur retentira sur la table
on passera comme des icebergs dans le vin de gabelle
et de mûre
pour aller mourir à jamais paquetés
dans des affaires ketchup de cœur et de foin (p. 154)*

On termine à regret la lecture des *Cantouques* en se disant: Godin pourra-t-il faire mieux? ou même simplement égaler ces textes dans ses prochains recueils?

On dirait que le poète lui-même s'est posé cette question puisqu'il a attendu huit ans avant de publier son cinquième titre, *Libertés surveillées* (toujours aux Éditions *Parti pris* dont il est le directeur depuis 1969; il travaille aussi à l'hebdomadaire *Québec-Press* jusqu'en 1974, après avoir quitté «Radio-Cadenas» en janvier 1969). Les vingt-sept textes du recueil relèvent ad-



mirablement le défi de publier à nouveau des poèmes après les *Cantouques* et montrent un Godin endurci et plus déterminé que jamais dans son projet politique, suite aux événements d'octobre 1970. Les poèmes coups de poing, les textes revendicateurs et revanchards de *Libertés surveillées* sont les plus cinquants jamais écrits par Godin. Ils sont heureusement entrecoupés de quelques très beaux poèmes d'amour et précédés d'épigraphes de Paul Éluard et d'Hölderlin. La première partie, «Cantouques», contient sa part de poèmes inoubliables, comme «Cantouque des hypothéqués», «Cantouque des pêcheurs du Bas-Saint-Laurent», «Chaleurs», un poème sensuel et presque tendre qui se compare aux meilleurs poèmes érotiques de Paul-Marie Lapointe, et «Porte dérobée» qui traite de la vague d'arrestations arbitraires d'octobre 1970. Les poèmes de «Dix ans de ma vie» (deuxième partie) sont plus secrets, plus énigmatiques car rattachés sans doute directement à la vie personnelle du poète alors que «Libertés surveillées» (la troisième partie) compte, comme je l'ai dit, les poèmes les plus durs et les plus «souffrants» écrits par Godin sur et contre «le pays»:

Par les coquerelles de parlement
les crosseurs d'élections
les patineurs de fantasia
les tarzans du salut public
j'ai mal à mon pays

par les écapoutis d'assemblée nationale
les visages de peau de fesse
les toutounes de la finance
les faux surpris de mcgill
j'ai mal à mon pays

par les plorines de sénat
les savates des sociétés du bon parler
la puanterie des antichambres de ministres
les va-la-gueule de l'égalité ou l'indépendance
j'ai mal à mon pays (p. 225)

En marge de la carrière politique

Le silence de huit ans entre *Libertés surveillées* (1975) et *Sarzènes* (1983) s'explique plus facilement quand on se rappelle que Godin, après dix-huit mois d'enseignement à l'Université d'Ottawa et à l'UQAM, se présente comme candidat du Parti québécois aux élections générales de novembre 1976 et est élu député de l'Assemblée nationale en remportant la victoire face au Premier ministre Robert Bourassa. Désormais sa carrière comme député, adjoint parlementaire et plus tard comme mi-

nistre prend toute la place, de la fin des années soixante-dix à l'année du référendum et au-delà. Godin quitte la direction des Éditions Parti pris et cesse pratiquement d'écrire des poèmes. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant qu'il choisisse de revenir à la poésie en 1983 en publiant *Sarzènes* aux Éditions des Forges de Trois-Rivières, sa ville natale, sans doute sollicité par Gâtien Lapointe lui-même. (Le livre paraît dans la collection «Radar» en août, un mois avant la mort de Lapointe.)

Ce recueil au titre énigmatique (dont j'ai parlé dans *Lettres québécoises* n° 33, printemps 1984), symbolique à la fois de l'enracinement et de l'étrangeté de ces «pierres des alignements mégalithiques de Bretagne, d'Irlande, d'Écosse et d'Angleterre, aussi appelés menhirs», s'ouvre sur une série de dix-huit poèmes plutôt inégaux. Quelques poèmes d'amour et d'amitié, de solidarité comme «Portrait de mes amis» et «C'était pour vous» sont assez réussis, mais les écrits de circonstance sont nettement moins travaillés. Quand à la suite de quinze textes qui clôt le recueil, «Retour à la terre», elle est plus ambitieuse et montre une certaine volonté de renouvellement. L'année 1984, on le sait, marque un temps d'arrêt dans la vie de Godin: après avoir diagnostiqué une tumeur au cerveau, les chirurgiens de l'hôpital Hôtel-Dieu de Montréal recommandent l'opération et procèdent avec succès à l'exérèse de la tumeur. Godin doit cesser toutes ses activités, suit des traitements thérapeutiques, se remet à écrire de la poésie et publie en 1986 les vingt-quatre poèmes de *Soirs sans atout* (Écrits des Forges de Trois-Rivières & Éditions de la Table rase de Cesson). On retrouve dans ce dernier livre le point de vue original, le ton et la manière du poète, mais les textes de «Ruokahalu» (mot finnois signifiant appétit) sont prosaïques et le travail du matériau langage est minimal. Les écrits sur la maladie et la convalescence (la deuxième partie) sont tantôt dramatiques, tantôt comiques, toujours touchants. Mais ces mini-récits, réflexions et anecdotes ne sont plus qu'occasionnellement de la poésie.

J'apprends en terminant mon article que, avec *Ils ne demandaient qu'à brûler*, Godin vient de remporter le prix Ludger-Duvernay 1987. De méchantes langues diront certainement que la Société Saint-Jean-Baptiste se devait d'honorer son ex-secrétaire général (1975-1976) et premier vice-président (1976), député et ministre péquiste en plus, et qui a survécu à la vague libérale de 1985. Cela est sans doute en partie vrai. Je conclus pour ma part, après avoir lu cette rétrospective de plus de trois cents pages, de sept recueils et de quelque cent cinquante poèmes écrits sur une période de vingt-cinq ans, que Godin est pour le prix Duvernay l'écrivain le plus méritant de 1987 et que c'est pour cette raison, avant tout, que le jury lui a accordé la médaille *Bene merenti de patria*. Et celui-ci, j'en suis sûr, se sentira en bonne compagnie avec les DesRochers, Pierre Perrault, Ferron, Miron, Jacques Brault et Michèle Lalonde, quelques-uns des récipiendaires du prix Duvernay depuis les années soixante, au temps où Gérald Godin, jeune poète, commençait à écrire des vers. □